

**DENIS GUÉNOUN**

**DEUX RECUEILS DE POÈMES**

**(1965, 1966)**

## Préface (2026)

*Vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il m'est venu, comme à tant d'autres, l'impulsion d'écrire quelques poèmes, pour laisser déborder la multiplicité des émotions traversées et traversantes. Je me suis pris au jeu, et les pages ont éclos, l'une après l'autre. Je les lisais à quelques proches, qui s'en déclaraient touchés. J'ai alors souhaité les voir publiés en une « plaquette », genre découvert depuis peu. J'habitais Avignon, avec mes parents, et faisais ma première année d'études littéraires à la faculté d'Aix-en-Provence. Deux chers amis de lycée, les frères Luc et Michel Doumenc, étaient liés aux milieux communistes de la ville. Leur père Georges, journaliste au quotidien La Marseillaise, avait pour collègue Charles Sylvestre, que je revois, dans les locaux de l'agence avignonnaise du journal, faisant l'éloge d'un petit article que j'avais donné l'année précédente dans un journal lycéen. Je lui ai demandé comment s'y prendre pour voir paraître un recueil de poèmes. Il m'a conseillé de m'adresser à l'éditeur-poète Guy Chambelland, qui vivait à proximité, dans le Gard. Nous n'avons pas tardé à nous retrouver, l'éditeur et moi, attablés à une terrasse de la rue de la République – il me semble que le bar s'appelait (s'appelle encore ?) L'Américain.*

*Je lui avais envoyé le texte des poèmes, et il m'avait proposé un rendez-vous. Nous avons donc parlé de poésie. Il m'a fait savoir qu'il n'était plus possible d'écrire ainsi, que la poésie avait changé, et que mes propositions avaient une allure désuète. J'écoutais, ignorant tout de la mutation. Le choc était rude. Cependant, quoique m'incitant vivement à réformer ma manière, il s'est déclaré disposé à publier ce premier recueil.*

*Ce ne pouvait être qu'à compte d'auteur. Le coût, assez modique, dépassait mes possibilités. Il m'a donné alors le conseil de lancer une souscription. Il imprimerait des bulletins, et il me revenait de les distribuer, pour réunir la somme dite. Je me suis jeté dans la tentative. Il fallait trouver 100 souscripteurs, ce qui couvrirait, si je me souviens bien, tout le tirage du livret. Chaque feuillet proposait par anticipation un exemplaire, au prix de 5 francs de l'époque. Je pourrais peut-être retrouver dans mes maigres archives les bulletins revenus remplis. Parents, oncles, tantes, amis des uns et des autres. La somme a été intégralement recueillie : en totalité, ou bien mon père, passionné par le devenir-écrivain de son fils, a-t-il un peu complété ? Je ne sais plus. Le volume a paru, en*

1965<sup>1</sup>. Le néologisme du titre, né de mon invention, exprimait mon état d'esprit général du moment.<sup>2</sup>

L'année suivante, tout pénétré de l'exigence de renouveler mon style, j'avais écrit une série d'autres pages. Il a bien voulu les publier à nouveau. La méthode de financement a été identique. Famille et amis ont à nouveau participé de bonne grâce. Le livret a paru en 1966<sup>3</sup>. On pourra lire ci-dessous le contenu de ces deux recueils. J'ai découvert il y a quelques années que le premier est accessible sur internet en fac-simile, mais pas l'autre, au moins à ce jour<sup>4</sup>.

Comme c'est aussi la règle, ces deux petits volumes, à peine deux ou trois ans passés, m'ont paru illisibles, et je les aurais bien cachés. Après soixante ans d'écart, je viens de retraverser le premier, dans une attention libre et ouverte. Sans rien me cacher de son évidente juvénilité (ou pour elle ?) en vérité je l'aime beaucoup. Du fait de sa sincérité criante, de ses espoirs effrénés, de son extraordinaire joie : ils témoignent pour ma jeunesse, et peut-être pas seulement pour elle. Mais, je l'avoue, je l'aime aussi pour sa facture, pour sa poétique spontanée et sans embarras. C'est cette lecture qui m'a donné le souhait de rééditer l'un et l'autre sur ce site.

Mon sentiment à l'égard de la deuxième plaquette est plus ambivalent. Le relisant pour cette réédition, j'ai eu un mouvement de recul. D'abord pour une raison de forme. J'y ai ressenti le poids de l'interdit, de la norme, de l'espèce de surmoi littéraire que Chambelland – dont je respecte le souvenir et l'aide qu'il m'a apportée – avait fait peser sur mon désir d'écrire. L'explosion joyeuse du premier essai m'a semblé comme réfrénée, et pour tout dire un peu éteinte. Et d'abord pour la raison que voici. Je suis venu à la poésie, dans le monde scolaire, par goût pour les classiques, au sens large : cette écriture française qui court du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. Manière marquée par la rigueur, la force, et à mon oreille la splendeur renversante de la métrique régulière : octo-ou déca-syllabes et, roi trônant en majesté, l'alexandrin. Ma jeunesse a été prise d'une passion pour les alexandrins. Je les ai absorbés, intériorisés, assimilés avec une profondeur que je mesure seulement aujourd'hui – et dont récemment, faisant travailler des

---

<sup>1</sup> À l'enseigne de « La Salamandre », avec la mention « Achievé d'imprimer par Guy Chambelland, en son mas de La Bastide de Goudargues (Gard), le 15 septembre 1965 ». J'avais dix-neuf ans.

<sup>2</sup> Une note de l'époque me rappelle qu'il avait surgi dans l'écriture du poème ci-dessous p. 19.

<sup>3</sup> Aux « Éditions de La Salamandre ». La mention est « Achievé d'imprimer par Guy Chambelland, le 15 octobre 1966, en son mas de La Bastide d'Orniol (Gard) ».

<sup>4</sup> La publication de ces deux livrets m'a valu quelques échos dans des périodiques spécialisés en poésie (assez nombreux à l'époque), une lecture sur une grande radio, et quelques courriers encourageants. Des traces de tout cela doivent subsister dans mes documents personnels.

acteurs sur Cinna<sup>5</sup>, j'ai pu ressentir à quel point elle était intense, savante, communicative et pourtant toute spontanée. J'ai donc écrit quelques alexandrins, dans ma jeunesse, et en particulier dans le premier recueil ci-dessous, sans apprêt, sans y penser, librement, qui me venaient sans s'annoncer, sans quérir aucun contrôle – et, je peux le dire aujourd'hui, avec bonheur, au double sens du mot : joie, et réussite.

Or, il n'y a plus le moindre alexandrin dans le second recueil. Chambelland m'avait convaincu, en deux phrases, qu'on ne pouvait plus écrire de cette façon, c'était définitivement vieillot, et il fallait suivre un tout autre sillon. Rien de moderne ne pouvait paraître sous cette forme. Or moderne, il fallait l'être bien sûr, absolument. En fait certains modernes s'étaient émancipés de l'injonction : tout particulièrement Aragon, que je lisais en continu, et dont me comblait la rythmique régulière toute d'aisance, de liberté, de vivacité – et de modernité. Je l'avais sentie ainsi, sans le savoir. Le couperet tombant, je m'étais dit qu'Aragon, du fond de son immense génie, était en quelque sorte a-moderne, et qu'il ne fallait pas le suivre. Même si, en fait, je continuais de révéler certains de ses poèmes, tout réguliers qu'ils fussent – ou à cause de cela. J'étais condamné au vers libre – qu'assurément je peux aimer passionnément aussi, chez Rimbaud, chez Claudel. Mais la juxtaposition était bannie. Il fallait passer d'Aragon à Char, sans barguigner.

À la force de cette assignation au modernisme, je ne résistais que pour la musique. J'embrassais tout, de Bach au jeune Schönberg, n'arrivant pas à me sentir emporté après 1911 – sans voir que la modernité n'avait pas pris pour seule voie l'École de Vienne, passant dans d'autres formes, supposées mineures, qui me soulevaient tellement : jazz, samba, tango, surgis à peu près exactement au même tournant des années 1910 – avec leurs effets dans la chanson populaire. Le temps n'était pas encore venu de cette compréhension plurielle : ou je ne le savais pas. Je vivais le divorce entre mes convictions, modernistes, et mon goût sans mesure pour la musique qui soulève le fond du ventre.

Donc, ma relecture du second recueil a été d'abord réservée<sup>6</sup>. Il y avait une autre raison. Car une différence très nette m'est vite apparue entre les deux petits volumes, non plus seulement quant à la forme poétique, mais dans l'expérience dont témoignaient leurs pages. Le premier, à l'enseigne de son titre, marchait tout entier dans la joie, l'émerveillement, l'ouverture à une forme de vie découverte avec exaltation et stupeur. Le second – à peine un an plus tard – fait

---

<sup>5</sup> <https://denisguenoun.org/2024/03/26/mai-cinna-au-labo/>

<sup>6</sup> Dans un premier temps, donc. Lors d'autres traversées, pour la préparation de cette édition, j'ai éprouvé une impression un peu modifiée : y trouvant des moments sincères, droits – et formulés avec une certaine force.

*surgir des signes d'inquiétude, de douleur, par moments d'une certaine noirceur, comme si l'expérience antérieure commençait à se retourner. Cette tonalité ne le couvre pas en entier, mais se laisse voir nettement – en même temps que recule, voire s'efface, la déflagration joyeuse. Du point où je le perçois aujourd'hui, ce changement m'étonne. Je le trouve précoce : j'aurais eu tendance à penser, comme je l'ai écrit ailleurs<sup>7</sup>, que le basculement vers une forme de souffrance s'était dessiné au moins un ou deux ans plus tard, ou même, en synchronie avec le changement général des temps, dès l'été 1968, alors que commençait le grand recul. Mais cette simultanéité serait trompeuse, et nous ne le percevions pas ainsi. D'abord parce que, même si je comprends désormais que le retournement historico-politique a commencé dès l'échec de la grande insurrection de 68 (donc : dès la fin juin<sup>8</sup>), nous ne l'avons pas éprouvé de cette façon sur le moment. Nous croyions à une simple pause dans la marche en avant. Et inversement, je le lis maintenant dans ce deuxième recueil, l'arrêt, le mouvement arrière s'était amorcé, pour moi au moins, dès 1966 – année joyeuse et ardente. C'est que le fond de l'affaire à cet égard s'est d'abord manifesté comme érotique. C'est la souffrance amoureuse qui paraît dans *La longue saison*, comme l'indique le titre, explicitement démarqué d'*Une saison en enfer*. Il y avait de l'enfer là-dedans. Et la dimension proprement érotique, physique, voire sexuelle, y est bien moins visible que précédemment. Si elle l'est, c'est avec moins de joie : la joie érotique éblouissait dans le premier petit livre, et recule.*

*De sorte que, ici comme ailleurs, ce qui se donne à lire avec ces republications – quelle que soit la valeur des textes, dont je peux mal juger – et dans ces préfaces tardives, c'est l'histoire d'une vie, en tant qu'elle dit quelque chose du mouvement d'un temps. Parce qu'a eu lieu ce grand renversement dont nous voyons aujourd'hui les effets de désastre, il est important de ressaisir ce qui nous a animés voilà presque soixante ans, afin de témoigner, non seulement pour un passé parfois lumineux, mais pour l'appel vers une lumière nouvelle. L'hiver finira<sup>9</sup>.*

Février 2026

---

<sup>7</sup> Voir sur ce site les préfaces des « Écrits théoriques de jeunesse », en particulier à partir de 1970. <https://denisguenoun.org/ecrits-et-reflexions/ecrits-theoriques-de-jeunesse/>

<sup>8</sup> Cf. *Mai, juin, juillet*, éd. Les Solitaires intempestifs, 2012.

<sup>9</sup> Cf. la *Trilogie de Pâques* (1985-1992). <https://denisguenoun.org/textesdetheatre/le-printemps-1985-revu-avec-une-introduction-et-une-preface-originales-2015/>

DENIS GUÉNOUN

# EBLOUISSANCE

*Poèmes*

1965

*LA SALAMANDRE*

DENIS GUÉNOUN

# EBLOUISSANCE

*Poèmes*

1965

LA SALAMANDRE

*À Michel Doumenc*

*Enlevé par l'oiseau à l'éparse douleur  
Et laissé aux forêts pour un travail d'amour*  
René CHAR



*Ce soir je ferai du feu dans la neige*  
Paul ELUARD<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> L'édition originale ignorait, le plus souvent, les accents sur les majuscules.

J'ai le vouloir violent de briser mes paroles  
Et de mettre le feu à leur froideur de sang  
Mais ombre de mon corps tombant dans le silence  
Mes mots se sont brisés contre des mots absents

J'ai descendu dans mon jardin  
Les fleurs m'y ont ébloui le visage  
Et ma pauvre tête en naufrage  
A succombé sous leur parfum

J'ai vécu la nuit plus profonde  
Et sa senteur couvrait ma peau  
Et j'ai senti coller ma peau  
A cette âcre senteur du monde

J'ai fasciné au soleil noir  
Je me suis baigné dans le sexe  
J'ai fécondé de mots les caresses  
Leur force féline a brûlé ma peau

Brûlure d'un ciel mat le soleil m'a pesé  
J'ai retourné vers les arbres  
Les troncs cambrés les couleurs flammes  
J'ai reconnu l'éclat de mon jaillissement

De nouveau le vertige et de nouveau la peur  
Je regarde mes mains et ne les connais plus  
Je regarde mon corps et ma peau est d'un autre  
Et mes mains sur mon corps et le feu dans mes doigts

Mon regard me fait peur il a trop de lumière  
Il est démesuré à mon corps mat et brun  
Force flamme et eau de pierre  
Il brûle mes raisons et sèche mes parfums

Mon chant trop raisonnable et ma voix régulière  
J'ai peur de n'être pas à la hauteur de moi  
Je voudrais retrouver cette fraîcheur lointaine  
Et cette chanson douce et cette force calme

J'ai l'espoir de trouver ce repos de moi-même  
Et cette fraîcheur douce imprégnant mon visage  
Je ne laisserai pas dériver le naufrage  
Ou bien je le voudrai de tous mes doigts crispés

J'ai l'espoir de demain où mes yeux seront clos

As-tu regardé ma peau As-tu promené ton doigt sur elle

Dans le soleil étouffant je ne sens plus l'incandescence de ta main  
comme elle m'était soleil au creux de la nuit

Je n'ai plus la fureur de toi se promenant dans mes cheveux Et mon  
corps violent se crispe vers cette absence

Ecoute-moi

*CHANSON*

Je suis parti de mes paupières  
Et de mes mains Et de mes yeux  
J'ai attendu le silence  
J'ai appris les parfums

J'ai éloigné tous les sommeils  
Je me suis caché aux musiques  
Je mache une odeur amère  
J'appelle une chanson

Le soleil brute<sup>11</sup> d'aujourd'hui  
La langueur lourde de ce ciel  
Colle tout au long de moi  
Sur ma peau brune et moite

Ma chanson, dis, n'est pas venue  
Ma voix pâle s'est faite absente  
Un silence est dans le feuilles  
Tu ne m'entendras pas

---

<sup>11</sup> L'édition originale porte « brut », par erreur.

Presque un appel  
Tension furtive au fil de ma peau  
Comme le frémissement vert d'un paysage  
Sous une ville abrutie de soleil  
Ruisselet frêle  
Fraîcheur scintillante sur un parfum de vent  
Et, à la surface des yeux  
Aperçue l'odeur lointaine d'un souvenir d'égout  
Sur l'incandescence dure du pavé  
Presque un regard dans ton visage  
Comme l'écho d'une mélodie esseulée

Entends-tu pas en moi cette logique sourde  
 Cette crispation claire et ce vouloir têtu  
 L'insensé parti-pris dont s'innervent mes branches  
 Et ce flot impérieux qui éclate en mes doigts

Mes doigts dans le ruisseau ont appris pierre à pierre  
 L'obstination glacée qu'il roule dans son lit  
 Mes doigts y ont acquis leur force brute et bête  
 Entends-tu pas le feu qui craque dans ces mains

Ma peau joue dans la flamme un reflet fascinant  
 J'agrippe une lueur fébrile forte et rouge  
 Je m'attache à ton corps collé le long de moi  
 Et ma peau a un sens et ma force a sa fin

Comprendras-tu jamais cette violence inepte  
 Ma stupidité belle et folle comme toi  
 Et mon corps convulsé la cohérence obscure<sup>12</sup>  
 Le bonheur lourd et bleu de mon vouloir abrupt

---

<sup>12</sup> La syntaxe de ce vers m'étonne – alors que je reconnais aisément, comme une voix ancienne mais nette, le coulé de toute cette écriture. Faudrait-il lire : « En mon corps convulsé la cohérence obscure » ? Je comprendrais mieux – et y entendrais comme ailleurs l'écho d'Aragon. (2026)



Prends garde à toi  
Fillette  
Mon lyrisme se meurt  
Mon lyrisme est foutu  
Je deviens sec et jaune

J'ai ressenti près de toi  
Cette froidure piquante  
L'air du soir qui m'a giflé  
L'eau qui coulait sur mes doigts

Je vois la précision mauve des fleurs  
Et j'ai désappris  
La raclure amère de leur sève  
Au fond de ma gorge séchée

Halte Je hurle  
Le vent a oublié de bercer notre chanson amoureuse  
Et de conjuguer à tes mains sa caresse  
Sur ma nudité aujourd'hui anonyme  
Moins jaillissante  
Apeurée

*Je grave sur un roc l'étoile de tes forces*  
*Sillons profonds où la bonté de ton corps germera*  
Paul ELUARD

La terre est lourde aux parfums roux  
Je te regarde  
La chaleur sèche de l'été caresse mes paupières  
Au gré d'un souffle absent qui berce tes cheveux  
Saveur dépassée d'un fruit amer et sombre  
Je suis des yeux la promenade du vent sur ton corps endormi  
Mes yeux baignent ta nudité comme l'au-delà d'un horizon lointain  
Et mes rêves font voile au souffle calme de ton sommeil assouvi  
De ton désir apaisé

*A Bernard Defaix*

Ami, j'ai dans tes yeux une écoute profonde  
Et le souffle des fleurs s'en trouve plus présent  
Je pressens dans un bruit parcourant ma paupière  
Comme l'écho lointain du rythme de tes mots

Les mots du jour prochain ce matin m'indiffèrent  
Il est un souvenir qui n'appartient qu'à nous  
Mes doigts rivés sur terre en sont plus pénétrants  
Et ma racine au sol s'en trouve plus profonde

Ce matin je promène en des rues anonymes  
La sérénité pleine et lourde au fond de moi  
Et je sens un écho, contre la dalle sourde  
D'une force inconnue dans le son de mon pas

Le vent frissonnant qui nous berce  
L'odeur de nuit qui te précise  
Ta peau tout entière en mes mains  
Ton sourire au fil de mes doigts

Ton corps lourd au fil de la terre  
Tes yeux pesants que l'eau promène  
Ton regard fou au loin de moi  
Un au-delà que tu abrites

Le parfum lourd d'un ciel sans fin  
Comme un vertige aux couleurs sourdes  
La peau du regard détachée

*LES PIERRES SAUVAGES*

– I –

Poésie dure et sèche et sourde  
Je veux promener mes lèvres au fil de la terre  
Et ressaisir la plénitude lourde des mots que tu m'as appris  
Je veux coller ma nudité contre ces pierres brûlantes  
Pour que tu renaisses à la fripure de mes doigts  
Et que mon regard  
Seul  
Te décompose à leur chaleur

*PLUIE*

As-tu senti glisser des larmes incolores  
Au fil de mon visage aux couleurs délavées  
Sur mon corps qui s'effrite au gré de ton absence

Sur les mots sans rigueur des plages de l'hiver  
Aux couleurs dispersées

*LES PIERRES SAUVAGES*

– II –

## MIDI

C'est drôle  
Mes mots n'ont plus peur d'eux-mêmes  
Ma voix timide se profile dans le soleil  
Pénétrée peu à peu de la confiance de ton regard  
Et de tes mains

Ma phrase s'est trouvée écrasée de lumière  
Enivrée de soleil  
Chancelante un moment  
Tu as caressé l'un après l'autre  
Mes mots affolés du poids de ta présence  
Redécouverts peu à peu dans ta voix d'herbe jaune  
Sèche cassée  
Brûlée par le soleil et crépitante sous ton pas

Et je  
Stupide ridicule  
Tellement beau par tes yeux  
J'ai souri à mon regard nouveau qui courait après tel caillou  
incandescent et noir  
Après chaque parfum découvert



N'aie pas peur du jour à venir  
Il est au creux de mes deux mains  
Il est au fil de tes paupières

N'aie pas peur d'une pluie amère  
En minute lourde à tomber  
En flamme acide sur nos bras

Ne crains qu'un bonheur en lacune  
Un manque de toi dans mes yeux  
Une fièvre en mes doigts absente

En ce rythme trop régulier  
La corrosion presque perdue  
De mon regard presque assoupi

*LES PIERRES SAUVAGES*

## – III –

Ecoute-moi

Il ne peut suffire d'avoir découvert ensemble le parfum jaune d'un fruit de  
soleil

Il ne peut suffire de s'être ouvert aux offrandes émerveillées de l'autre nuit  
C'est si peu que mes bras aient appris au fil de ta peau leur fièvre lumineuse  
C'est si fragile que l'éblouissement de l'autre matin  
Aux ferveurs claires de toutes couleurs renouvelées

Ecoute-moi

Semblance aperçue d'une brisure suffisante

Lumière bleue d'un verre éclaté

Tes yeux sombrent à la profondeur de l'éblouissance

Seul l'éclat brut et lourd d'une mer lointaine

A mon regard éperdu

Ecoute

J'ai senti sourdre en moi la ferveur affolée

Présente la dimension du vide

Couleurs écroulées de toutes peaux que je commençais à palper de mes  
doigts

Douleur convulsée le long de ma gorge

Souvenance vertigineuse

Ecoute au fond de moi

Il te faut apprendre

Tel je suis crispé vers ton visage

Le soleil ne peut suffire

Il y a toutes les pierres noires brûlées lumineuses

Du chemin

*Tu es la terre qui prend racine*  
Paul ELUARD

Ma main a rejailli aux ferveurs oubliées  
A parcourir ton corps d'une amitié nouvelle  
Et mes doigts ont souri à tes membres sans fin  
Comme au rire profond de ta peau découverte

Le souffle lourd et lent qui couve sous tes seins  
A pénétré mes sens d'une impudeur féline  
Mes mains ont modelé les ondes de tes bras  
En un rythme avivé par mon désir serein

Mon rire a éclaté comme en pulpe trop mûre  
Comme un soleil pesant sur l'arbre de l'été  
Nos rires embrassés ont célébré sa force  
L'offertoire fiévreux d'une sagesse neuve

L'évidence éblouie de nos corps confondus

Mon bonheur est à la plus bleue des lumières  
J'ai offert nos deux corps à des soleils incandescents  
A la fécondité verte des branches alourdies  
A la surface fuyante d'une senteur de campagne  
A des visages évidents  
Que tes seins ont longtemps contemplés avant moi  
A ces corps nus près de toi introduits  
Dont je sens la présence chaude dans la sagesse de tes mains  
Mes bras le long de toi ont éclaté la solitude  
Pour t'apporter en offrande  
Un peu honteux  
La souvenance un peu stupide des vertiges abîmés

N'oublie jamais les mots de mon corps qui s'enflamme  
A suivre de ton corps la confiance tendue  
L'offrande lente et rouge en ma main<sup>13</sup> lente et sûre  
L'hymne rauque et serein au jour illumineux

J'ai vu ta nudité sage et savante qui marchait le long de l'eau  
J'ai vu le sourire simple que tu baignais à la lumière changeante de  
tes cheveux  
Claire lumière de ton visage étranger aux pudeurs abjectes  
Aux voilements effarouchés Stupides qui m'ont fait hurler hier  
Comme ce chien qu'on égorgea le long de ma rue chaude et puante  
Confondant son rôle aux efflorescences brûlantes d'une senteur  
d'égout

J'ai suivi le long de mes mains la présence sourdement fébrile d'un  
vertige oublié

N'oublie pas Nos deux voix n'ont pas même lumière  
C'est au fil de tes yeux que j'ai refait mes mots  
Sache un vertige sombre où ta main sûre et lente  
A pris mon corps courbé pour l'étendre au soleil

---

<sup>13</sup> Ce mot manque dans l'édition originale. Je le rétablis d'après un exemplaire que j'avais annoté à l'époque.

Est-ce mon bonheur qui se crispe

Mes mots ne sont pas élégiaques  
Une phrase qui ce matin a roulé au fil de l'eau  
Parmi les pierres<sup>14</sup>  
N'appelle pas ton sourire

Regarde Mes paroles s'ouvrent pour embrasser le vent  
Les fruits de ma lèvre d'été craquent au souffle lent dans les arbres  
Comme pulpe qui s'entrouvre au baiser de toi

Ils ne sont pas la chanson lourde en un malheur solitaire  
Non plus qu'un chant de joie desseulé

Aujourd'hui Comme assurance profonde  
Ils sonnent sec et sûr contre mon visage  
Comme en des mains nouvellement rugueuses  
La terre enfin présente à ma peau qui s'y forme

La terre sèche et solide sur mes doigts

---

<sup>14</sup> Je rectifie la justification à gauche de ce vers, qui est décalé dans l'édition originale.

*CHANSON LENTE*

Rien Entends-tu  
Je ne veux ce soir que la texture profonde du silence  
La nuit présente tout au long de mes yeux

Pas d'autre bruit que ce chant de flûte solitaire  
Inouï  
Et plein du souffle doucement vibrant de notre amour qui a passé

Il est là Comme un fruit dans le fond de ma gorge  
Dans l'assouvisance lourde de mon corps apaisé  
Dans mes caresses nouvelles  
Et dans la félinité riante d'un sourire qui s'offre à mes mains

N'aie pas peur Je n'oublie jamais les caresses  
L'éclatement convulsé de mon corps contre ton sein  
Je n'oublie pas les mots de sagesse lourde  
Inscrits le long de toi

Dis  
Ne fais pas de ton corps un obstacle à la nuit  
Notre amour qui a passé chante doux dans sa lumière

Dis  
Laisse ton corps nu à la promenade opaque et froide  
Du soir qui va



Que se passe-t-il au cœur de ma parole  
 Comme un frisson d'air y pénètre  
 Comme un sourire lent s'y étire  
 Dans le soleil  
 Et d'une chiquenaude riante  
 Le malheur est délogé

Il s'en est fallu de peu pour que mon regard se décrispe  
 Pour que mes larmes se colorent  
 Que mes frayeurs disparaissent au fond de la terre  
 Au fond de la terre lourde  
 Qui a reçu doucement notre offrande fécondée

Regarde au loin le soleil roux  
 Comme un visage s'y dessine  
 Dans l'ombre claire d'une buée à peine dispersée  
 Les gouttes aériennes du jour à venir

Comprends-tu  
 Au fond de tes yeux Par-delà<sup>15</sup> tes paupières  
 J'ai tous les mots du monde au cœur de mes deux mains<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Je rajoute le tiret, absent dans l'édition originale.

<sup>16</sup> L'édition originale se clôt une table des matières, qui reprend le titre ou le premier vers de chaque poème.



**DENIS GUÉNOUN**

**LA LONGUE SAISON**

*Poèmes*

1965-1966

EDITIONS DE LA SALAMANDRE

DENIS GUÉNOUN

# LA LONGUE SAISON

*Poèmes*

1965-1966

EDITIONS DE LA SALAMANDRE

*à Paul Cros*

Quand la terre mûre s'est ouverte  
Les veines de sève ont jailli au soleil  
Ma maison s'est couverte de branches  
Alors  
J'ai cassé mes barreaux pour que tu m'entendes  
Ecoute la terre qui gonfle  
Le soir qui monte  
La vie qui vient

Quand les sables s'amoncelaient  
Au ciel torride  
Les jours qui passent s'effilaient à l'horizon  
Les pierres sauvages étaient ivres de soleil  
Et le vent s'abritait derrière les montagnes  
J'ai dit  
Vois la nuit qui nous inonde  
La houle qui danse  
La vie qui vient

Quand le vent a repris force  
Les raisins ont éclaté  
Les ombrages s'étiraient sur le chemin  
J'ai roulé sur une prairie humide  
Pour venir m'écraser tout près de ta maison  
Et ma plaie suait dans l'herbe douce  
Ecoute la complainte de l'eau sur les pierres  
Les branches qui respirent  
Le vent qui tombe  
La vie qui vient

Maintenant je crois au silence  
Et au souffle froid du soleil  
Au ciel blanc qui nous protège  
Ma maison s'est peuplée de feux qui craquent  
Ecoute  
Les ciels s'étendent  
Le jour attend  
La vie est là

ROMANCE  
POUR UNE NUIT D'ÉTÉ

Pour les tournoiments de la ville  
Pour les ballets de rengaines  
Les touffes de lumière  
Et les amours inconnues  
Dans des yeux anonymes  
Pour les surgissements illustres  
Au cœur de la foule  
Et les mots qui se bousculent  
Sans yeux  
Et sans fausses hontes

Pour ma vie devenue poème  
En mes mots incontrôlés  
Une ferveur inouïe  
Où mes regards s'enfoncent

Et pour mes pauvres mots paumés  
Dans les gerbes de ma parole  
Dans les bouffées d'orage  
Le bonheur



C'est comme s'il n'était pas de limite à une floraison de soleil, non plus que dans l'anse de mes bras qui se joignent. En moi cette ferveur intime qui écoute, souffle retenu qui attend, la précision du monde qui va. Pour apprendre, au détour d'une rigole qui se rue dans l'égout, le bonheur épars d'un chien de ville pelé à la démarche vacante. Pour un vitrail quotidien incrusté dans la lumière. Un monde qui ne se pliera pas à notre regard. Pour la terre, toute la terre étendue qui reste à fouiller de nos doigts.

Eux  
Que l'été porte  
Au bout de ses rires clairs

Aux corps étendus dans la chaleur  
Midi sur les pierres immobiles

Que l'été ensemence de regards bleus  
Et de paupières presque baissées

Que l'été colore  
De nudités rousses

Que le soir qui tombe  
Reçoit au fond de ses souffles clairs  
Complices de leur pas  
Qui sonne  
Comme la terre respire  
Comme la nuit se tient debout

Comme nos regards  
Inquiets  
Se joignent

Je suis tombé, contre terre, las de mes stupidités infinies, de la vanité inoubliable de mes mots, de mes ardeurs froissées avant de naître, Je suis tombé, comme vers un énorme sommeil à venir, une fascinante négation de moi. Comme si les fleurs nouvelles m'avaient appelé de leur coloration déchue. Comme si je retrouvais, avant le sol à mes paupières, un vertige jauni, craquant tel un tapis de feuilles mortes qui exige mon pas, morale pourtant passée. Je suis tombé, et le ciel en fuyant a brûlé le fond de mes yeux comme ces larmes calcinées qui se refusent à naître et à la terre qui les attend.

## EROTISME

Bon Dieu Je les hurlerai  
Mais il faudra que mes mots vous éventrent  
Pour chercher un tréfonds de justice  
Les haillons de votre beauté malheureuse  
Et les porter à la lumière  
Avec l'espoir du vent  
Et des hurlements de soleil

Solitude du vrai visage  
Les herbes chantent sur la lumière nouvelle  
Le jour pâle est annoncé  
Entre les arbres

Des mains battent contre le sol  
Secousse de l'hymne sourd au long d'un corps solitaire  
D'un corps que les mots écroulent  
A qui la terre donne sa ferveur

Le monde est une paix qui se promène  
Tout autour de mes yeux  
Et la lumière jaillissante  
Et l'eau éblouissante de ta lumière  
Où ton corps nu joue avec mon regard

Au sol indifférent  
Dans le soleil à peine bleu  
Qui tombe  
Le battement sanguin d'un corps qui se perd  
Que je vois

Solitude du seul visage  
Mes mains tendues rejoignent une ferveur  
Par une prière exaspérée que je chante à l'univers qui se crispe

Que je murmure  
Dans l'univers éparpillé  
A la seule raison du seul visage  
A la seule lumière  
Qui m'a dans son regard enveloppé

## A VOIX HAUTE

Ecoute au loin le silence passé  
Plonge tes yeux dans notre nuit dissoute  
Sache nos mains qui ont tombé  
Détruites  
Avant de naître à ce langage  
Il faut prendre au bout de notre force  
Contre nos corps  
Ces regards démantelés  
Et le son claquant d'un pas sans racine  
Vrai  
Parce que le vide  
Et la faim sans horizon  
Sont encore quelque part dans nos entrailles  
Parce que les mots d'hier  
Ne sont oubliés qu'au fond de notre crâne  
Mais respirent  
Vivent  
Tout autour de nous  
Parce que notre combat n'a fait qu'apparaître  
Lorsque nous sommes nés à la lumière  
Et qu'il est là  
Planté dans le sol  
Pour que notre regard s'y cogne

Je parle  
Parce que nos yeux sont faits de lumière  
Parce que tes yeux sont là pour m'écouter  
Parce que notre fraternité neuve comme le soleil  
Me fera chanter jusqu'au terme de ma voix  
Comme à la naissance des yeux  
Ces larmes  
A ma force des arbres  
Des pluies Et du vent  
Mais il y a toute la terre  
Comme les aciers qui jaillissent et qui éclatent

Comme les mains qui se brûlent  
A la force des pierres  
Et au feu des armes  
L'évidence va sourdre  
Dans tous les regards  
Mais aujourd'hui nous sommes presque seuls  
Presque nus  
C'est pourtant aujourd'hui qu'il nous faudra chanter l'amour à voix  
haute  
Contre les visages détournés  
Les doigts crispés  
Les yeux qui se ferment  
C'est aujourd'hui qu'il nous faudra parler de canon dans nos poèmes  
Même si notre voix doit changer d'espace

Mon corps est sur la terre  
Ma voix s'enfonce dans le sol  
Mes yeux se confondent avec le thym aux odeurs fortes  
Et le soleil  
Comme hier  
Comme ta voix ce matin  
Comme le chant au cœur de mes yeux  
Me regarde

## BALLADE

Disons-nous les étés bleus  
Et les bonheurs limpides  
Suspendus aux désirs du vent  
Comme lumières qui respirent  
Sur les poitrines rousses  
Et nos torrents d'amour

Dieu les vents s'écroulent  
Et nos regards vacillent  
Nos étés se découvrent des ferveurs apeurées  
Comme lumières qui s'émeuvent  
Et gonflent la terre féconde  
De regards impudiques  
Et de désirs incandescents

Où iront nos bonheurs qui passent  
Comme clartés qui se fanent  
Au seuil brûlé de lumières  
De nos lendemains



LA GUERRE DU VIET-NAM

Lève la tête  
Sur les branches des flammes  
Sur son ventre broyé

Lève nos mains  
Par tes yeux qu'on torture  
Ta force impitoyable

Et la bannière des conquérants

POUR QUE L'INQUIETUDE DEMEURE

Brûle l'été des chaleurs ouvertes  
Des regards infinis  
Sous les horizons que des soleils consomment

Brûle l'été des laves qui vont sourdre  
Des effervescences alourdies de promesses  
Pour les clameurs de torrents  
Hurlent nos possibilités limpides  
Surgissant au ciel immense  
Comme un vent chargé d'étoiles

Pour que nos clameurs ne sachent plus s'éteindre  
Puisque nos sexes sont trouvés

*A Paul  
Ribaute, Août 1965*

Dieu  
Que mon corps s'enfonce  
Ici

Que mes mains au long des pierres  
Ecoutent la force des arches  
Jaillie hors du sol comme l'écorce craque

Que ma voix dans l'hymne se fonde  
Comme au ciel de nuit  
Les étoiles  
Ma peur éventée

Ma fraîcheur d'être surgie au cœur des yeux  
Comme sur le ciel  
Loin  
L'astre du soir qui tombe

*un Amour dont la bouche  
est un bouquet de brumes*

*René Char*

peut-être ai-je dansé aux marches du ciel ou sur les houles de l'espace  
les bras chantaient les courbes du vent pour qu'éclatent les graines et  
la bouche du soleil

peut-être est-ce l'épreuve sur les hanches de l'eau qui s'évade ou ton  
regard sur la dérive

*Pour Jean-Claude*

Dans ma chambre  
Alors que mon corps était droit et dur  
J'ai entendu l'appel du large  
Et l'odeur salée du vent de la mer

Sur la nudité des sables infinis  
J'ai vu mes jambes et mon torse  
Abandonnés  
Mes bras pétris du soleil lancinant  
Ma tête envoûtée au chant de la houle

Et  
Par tous les brasiers du soir  
Une voix s'était glissée dans ma peau  
Pour que je me consume sous la cendre  
Ivre et lente  
D'une cadence marine  
Et des bois rongés par le feu

Il faut partir  
Pour être sans racine et sans espoirs  
Et sans autre lumière  
Que la nuit dans nos yeux

Il nous faudra dissoudre nos habitudes  
Aux coups de nos poings tremblants  
C'en est assez des étés qui geignent

Nous avons eu tous les appétits du monde  
Et voulu tous les corps aux nudités offertes  
Pour sans cesse des yeux refusés  
Des nudités qui s'accroupissent  
Et des bras refermés

Il faut que tombent nos rivages  
Pour que le passé se déprenne  
De nos regards

Pour que la peau qui danse  
S'arrache de nos mains hallucinées

Sans autre phare  
Que des lendemains inconnus  
Des attentes ravalées  
Des yeux obstinément ouverts

Pierres d'argent où les ciels se fendent  
C'est le sable des vitres blafardes  
Les soleils d'hiver qui rendent l'âme  
Où l'été s'est perdu en lumières blanches

Ecoute le souffle tendu des visages crispés  
C'est le sable éparpillé dans le vent des dunes  
Regard qui lourdement se pose  
Sur nos attentes lacérées  
Nos espoirs effilochés  
Au long des vitres qui suintent  
Sur les fumées qui ruissellent

Sur ma bouche coulante

Ecoute entrailles qui montent à la surface des bras  
Le mépris qui gonfle et qui pousse  
Jusqu'à naître aux gerbes étouffantes des espoirs incandescents  
Des nudités conquises aux jambes qui s'écartent  
Comme espoirs dépucelés



Regarde les gorges dansent  
Il y a des ventres qui s'écroulent  
Des regards qui se vautrent  
Il y a des vins par millions  
Des étoiles qui chancellent  
Dans des relents éparpillés

Regarde Après des gorges gigantesques  
Le silence des théâtre clos  
Des poupées sans ficelles  
Des mannequins désossés  
Après des appétits épouvantables  
Gargantua qui s'effiloche  
Sur son festin dégoulinant

Ils ne sont même plus obscènes  
Sur mon regard halluciné  
Sur mes mains qui s'émerveillent  
Sur ma beuverie tranquille  
Et leur sommeil pantelant

*A Bernard*

J'aime  
Que mon visage soit venu se parer des brûlures de la mer  
Et que l'intimité des sables chauds  
Ait enlacé de ses longs bras  
Mon offrande  
Aux fruits gonflés que les matins exaltent  
Au corps banni qui fut jeté sur une berge  
Sous les hurlements froids et lisses  
D'un regard  
Décomposé

J'aime  
Que les pierres brûlées du baiser de mes lèvres de sable  
Que les voûtes enchevêtrées montant vers le soir  
Où un corps de Christ est venu naître  
Où des gerbes de sang ont noyé ma gorge  
Pour que ma bouche soit laide et maculée  
J'aime que les pierres et les voûtes devenues ineptes  
Et que mon corps perdu dans les nuages chauds des larmes  
Se soient éparpillés jusqu'à ce que nos yeux s'éteignent

Et que dans l'absence noire du  
Vide  
J'aie su que tu étais né pour me survivre  
A jamais

Je tombe  
Encore

*Le monde est d'une beauté inoubliable  
Il est en moi des lambeaux de bonheur qui traînent*

Je redescends  
Au plus profond du ciel oublié

*Nous apprendrons à vivre à coups de couteaux dans les crânes  
Pour fusiller les séquelles d'ombre*

*Je ne plongerai jamais les mains dans le sang de jeunesses taillées à  
coup de sabre*

Hurle avec moi mon frère inconnu  
Nous allons secouer la vie en croûte et les espoirs que l'on égorge  
Viens te battre avec moi mon espoir nouveau  
Ma femme  
Nous n'allons connaître qu'un seul but

Nous allons apprendre à vivre  
Pour toutes les lumières  
Et nos bonheurs que l'on éventre

Et nos frères assassinés

Si demain  
La peur se prend dans nos réseaux de branches  
Dans nos filets d'arbre tendus

Si pour l'aurore  
Il se trouve des printemps par gerbes  
Enchaînés dans nos entrailles

Si dans nos bras  
Se joignent des essaims de femmes  
Aux ventres alourdis

Mon frère  
Nous porterons à bout de bras les foules prochaines  
Et les enfants nés de nos nuits d'angoisse  
Se pareront des lambeaux de nos regards défunts

*Pour Bernard*

Décembre 1965

Rançon de l'eau, du sable  
Des longs chemins  
Des pas envoûtés  
Horizons d'un soleil de cendre

Cette vie  
Matière de meurtre et de sables  
Bouquet d'espaces

Terres du vent

SOURCE POUR VIVRE

Je passerai  
Comme dissous dans le vent qui s'ébruite  
Absent au creux des vagues  
Ou sur l'écho de tes pas  
Le long de la terre vibrante d'amour

Au fond de ta mémoire aiguë  
Je serai le souffle de l'eau violents  
Et les touffes d'odeur fauve  
Mâchées près de ta peau

Puis, tout près des absences éternelles  
Lorsque ma gorge aura pourri au parfum du vin mauvais  
J'écouterai danser le fleuve sauvage  
Et la terre longue où s'enivre le vent

## CHANT DU GUERRIER

Pour que notre vie soit plus vaste ma mie  
Il faudra bien boire aux sources du feu  
Laisser couler  
Purulent  
Le sang de notre jeunesse

Goutte à goutte  
Et la terre maculée saura prendre à nos spermes le parfum de bétail  
la couleur de sève

Si notre vie vient à s'enhardir  
Si notre vie pousse plus large  
Il faudra bien boire aux bonheurs du temps ma femme  
Même si l'épouvante  
Même la guerre



Ce qu'il me faudrait pour parler de toi  
Ce sont ces phrases plantées dans le soleil  
Dont le sang lentement dégouline

Ce long cri  
Où le vent convulsé se fige  
Et veut attendre

Cette heure éternelle  
Où mon corps dans tes doigts danse à se briser

Lorsque j'aurai mâché l'âpreté des millions de voix qui m'écoutent  
Lorsque ton cœur aura pénétré ma poitrine pour s'y fendre sous la  
force du feu  
Encore restera-t-il ton âme pour y boire lentement la saveur de la mer  
enflammée  
Ton âme  
Pour que je succombe enfin aux sables de notre paix vertigineuse